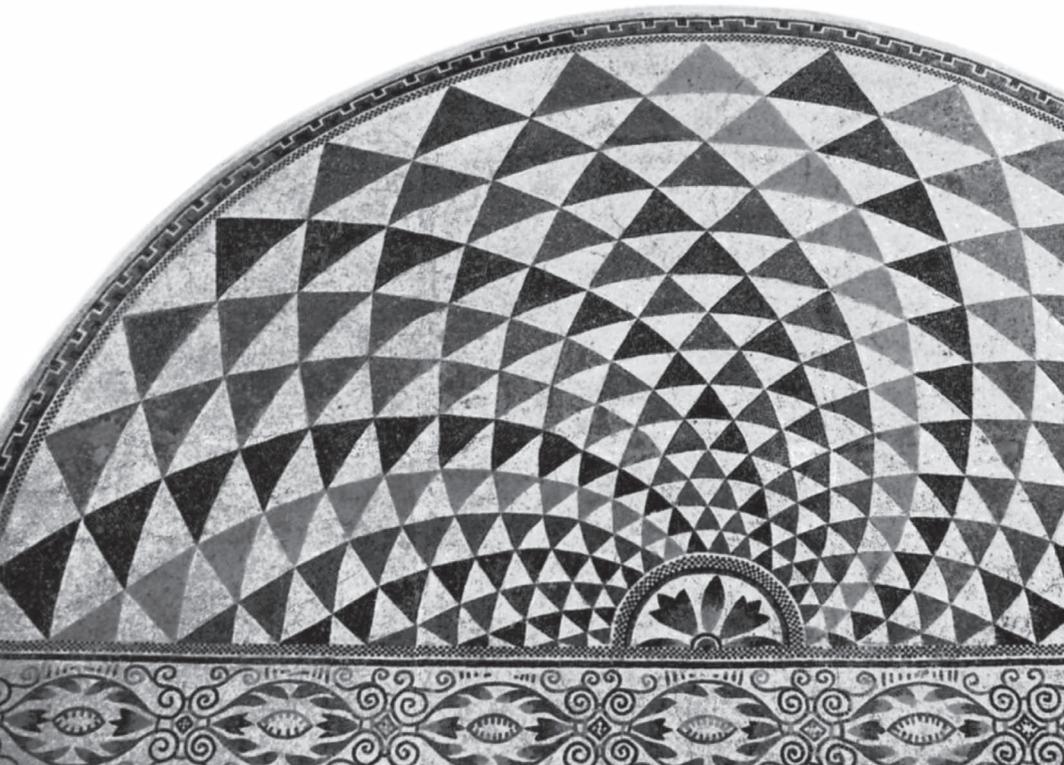




Crise Européenne
et la Nouvelle
Question Sociale



L'Europe: déclin ou décadence?

François L'Yvonnet

“J’aime le mot de décadence tout miroitant de pourpre et d’or. J’en révoque, bien entendu, toute imputation injurieuse de déchéance. Ce mot suppose au contraire des pensées raffinées d’extrême civilisation, une haute culture littéraire, une âme capable d’immenses voluptés. [...] C’est l’art de mourir en beauté.” (Paul Verlaine.)

Les Français sont un curieux peuple qui aime à la fois célébrer son génie incomparable, jusqu’à paraître arrogant et qui, en même temps, ne rate jamais une occasion de se déprécier, de façon presque masochiste. Il y a chez nous une sorte de sport national qui conduit périodiquement certains d’entre nos concitoyens, par voie de presse ou de livres, à annoncer le pire, à se lamenter sur notre grandeur disparue,

à regretter dans les sanglots que nous ne soyons plus que les ombres de nous-mêmes. Et toute chose du même tonneau. Ceci n'a bien évidemment rien à voir avec une pensée du déclin (nietzschéenne ou spenglérienne) ou de la décadence (à la manière d'Edward Gibbon ou de Montesquieu). Il s'agit plutôt d'un trait de caractère "collectif" aux tonalités un peu dépressives, mais qui paradoxalement participe à rassembler les esprits, pour lesquels cette vision catastrophique est comme un ultime avatar du patriotisme, sous une forme négative. Rappelons, tout de même, que Chateaubriand affirmait déjà que la France montrait des "signes de décadence", que le XIX^e siècle verra se multiplier les penseurs de la décomposition nationale, aperçue **152** du fond des cabinets de curiosité, des fumeries d'opium et des tripots. Et que l'entre-deux guerres, sur le sujet, sera riche de toute une littérature "décadentiste" (de Valéry à Malraux). Dans les années 80, Raymond Aron dira avoir vécu les années 30 "dans le désespoir de la décadence française". Rappelons encore que Stanley Hofmann, professeur à Harvard, a écrit en 1974 un *Essai sur la France: déclin ou renouveau?* Et que d'aucuns brandissent aujourd'hui encore l'évidence objective du déclin, comme, par exemple, le prospectiviste Thierry de Montbrial: "Flattés par le général [de Gaulle], [les Français] n'ont cessé de se dissimuler leur déclin dans les affaires du monde."

En France, on parle volontiers de "déclinisme", d'"anti-déclinisme", voire de "déclinologue" ou d'"antidéclinologue" (selon l'expression de l'ancien Premier ministre, Dominique de Villepin), plus rarement de "décadentisme" ou

d'“anti-décadentisme”. Ici, la bannière rassemble les adeptes du déclin, comme Nicolas Baverez, économiste et politologue, qui a publié un livre au titre éloquent: “La France qui tombe”. On ne sait pas très bien d'où et dans quoi, mais l'expression est éloquente: nous étions sur les hauteurs et nous connaissons maintenant la chute. Une image qui a l'avantage d'être immédiatement suggestive et l'inconvénient de baptiser d'un mot “chantant” une difficulté, sans la résoudre. Là, ceux qui, au contraire, trouvent toutes les occasions de se réjouir de la vitalité française, mettant en avant nos médailles Fields, le Cirque d'hiver, nos Grandes Écoles, la daube provençale et nos valeurs universalistes. Étrange dispositif catégorial, comme si les choses se présentaient de façon aussi sommairement alternative.

153

C'est à vrai dire un faux débat qui tourne vite court car, la plupart du temps, la question du déclin n'est qu'un prétexte pour asséner des vérités d'ordre “général” sur la bonne et la mauvaise marche du monde, les bonnes et les mauvaises doctrines, les bons et les mauvais systèmes. Sur les ruines des grands récits, ceux des philosophies de l'histoire, le débat idéologique peut parfois prendre une telle allure. Le devenir étant privé de sens, d'orientation et de signification, il reste à l'apercevoir sous l'angle de la chute ou du renouveau.

•

Quitte à relativiser encore notre grandeur, il semble qu'il faille se placer à l'échelle de l'Europe pour essayer d'analyser un supposé processus de déclin ou de décadence. Il

devient presque ridicule de concevoir un petit déclin ou une belle décadence aux seules dimensions du “pré carré”. À moins de faire sien l’aphorisme de Cioran: “Une nation s’éteint quand elle ne réagit plus aux fanfares; la décadence est la mort de la trompette.”

154 Un nouveau spectre hanterait l’Europe, celui du déclin ou de la décadence¹... C’est à l’aune de cette perspective que les contributeurs d’un numéro de la revue *Europe’s World* (automne 2007) se sont interrogés sur une possible disparition de l’Europe, comme celle de “l’empire romain, à partir du IV^{ème} siècle”. “*Bis repetita placent*”. S’il s’agit seulement de rappeler, après Paul Valéry, que toutes les civilisations sont mortelles, fussent-elles les plus prestigieuses, comment ne pas en convenir? Le déclin ou la décadence serait à la mesure de la contingence des œuvres humaines. “Il pleut des vérités premières, tendons nos rouges tabliers”, disait Courteline. S’il s’agit de souligner la marche “baroque” du monde, la “branloire pérenne” de Montaigne et autre “*perpetuum mobile*”, comment ne pas y adhérer, en sachant que rien ne nous interdit de chercher à construire des édifices *sui generis* sur des assises labiles. Rappelons que Montaigne, s’il opposait à l’ethnocentrisme les vertus du relativisme culturel (“On appelle barbarie ce qui n’est pas de notre usage”), relativisait le relativisme en supposant quelques valeurs universelles qui permettraient de “faire bien l’homme”, partout et toujours.

1 Cf. Jean-Sylvestre Mongrenier, Institut Thomas More, www.institut-thomas-more.org.

On peut retenir quelques “figures” contemporaines “imposées” du déclin et de la décadence de l’Europe.

Julien Freund, par exemple, qui a consacré à celle-ci un essai classique (étudiant l’histoire de la notion de Thucydide à Valéry), rappelle que l’idée d’Europe est contemporaine des grandes explorations des navigateurs, à l’aube des temps modernes, de sa dilatation à l’échelle du monde, du besoin d’affirmer une identité face à la découverte d’autres continents, jusqu’alors ignorés. Mais il y aurait aujourd’hui, selon lui, un phénomène objectif fondamental: la perte du territoire. “La décadence est terminée le jour où vous avez perdu le territoire. La décadence de l’Europe a commencé le jour où l’Europe s’est ramassée sur son territoire, abandonnant ses conquêtes lointaines.” Il ajoutera un plus tard: “La société actuelle est devenue tellement molle qu’elle n’est même plus capable de faire la politique du pire. Tout ce qu’elle me paraît encore de taille à faire, c’est de se laisser porter par le courant.”

155

D’autres souligneront les paradoxes du déclin européen: l’Europe est à la fois en expansion, idéologiquement (le modèle démocratique), techniquement (le “*gestell*” a partout déraciné la terre), scientifiquement (le paradigme techno-scientifique s’est imposé à tous), économiquement (les mécanismes du libre-échange règlent, pour l’essentiel, la circulation des marchandises à l’échelle de la planète), et en même temps, l’Europe est en repli, politiquement (elle ne décide plus de la marche du monde), économiquement (elle n’est plus le “centre” de la production des richesses), culturellement (elle n’est plus le foyer

exclusif de la création)... Que faut-il en conclure? Que le temps de l'Europe est passé, que l'oiseau de Minerve a décidé de rester au bercail, laissant à d'autres le soin de prendre leur envol?



Faut-il seulement parler de déclin ou de décadence? Les termes sont souvent pris l'un pour l'autre. Faut-il réserver le déclin à la seule entropie politico-économique (ce serait un fait supposé "objectif", le retrait de l'Europe de la scène du monde) et la décadence, à l'érosion des valeurs et des normes (donc de nature plus "subjective"): le recul de la volonté de persévérer dans son être, l'implosion axio-
156 logique, l'effondrement d'une vitalité... Ce partage entre l'objectivité et la subjectivité nous semble peu convaincant.

Rappelons le sens des mots, ce qui n'est jamais inutile: le déclin (du latin, *declinare*, pencher, incliner) est l'état de ce qui diminue ou commence à régresser; la décadence (du même latin, *cadere*, déchoir), comporte l'idée d'acheminement vers la ruine, vers l'anéantissement, vers la déchéance, au sens propre.

Il y aurait, dans le déclin, un processus réversible à la mesure du cours des astres, des saisons, de la vie et de la mort, selon un temps cyclique ou cosmologique: un être donné, après avoir connu son apogée, entre dans son déclin, avant de connaître possiblement un nouvel apogée et un nouveau déclin. L'Europe, comme toutes les grandes civilisations, n'a cessé de connaître des phases d'expansion et de régression. De l'Antiquité aux temps modernes. Le

déclin est un état essentiellement temporaire. Constaté le déclin actuel de l'Europe n'autorise pas à annoncer à grand fracas son anéantissement prochain, quelle qu'en soit d'ailleurs la cause, réelle ou fantasmée, du vieillissement de sa population à l'arrivée massive de hordes d'immigrés venus du sud de la Méditerranée.

La décadence serait l'acheminement irréversible vers la disparition. Ainsi Rome emportée par les Barbares, selon une mythologie tenace ou par "dix-sept causes", selon Montesquieu, qui les énumère soigneusement dans ses "*Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*". Certains chercheront des analogies entre la situation de Rome et celle de l'Europe:

L'une des caractéristiques du Bas-empire romain était le développement d'une administration et d'une armée que ne pouvaient plus supporter le substrat économique de l'époque, essentiellement constitué par les grands domaines fonciers. La superstructure étatique devenait trop lourde et beaucoup trop coûteuse pour l'infrastructure économique. On assiste aujourd'hui en Occident à un phénomène similaire.

157

Mais nous savons bien que l'historien peut toujours trouver des détails qui accréditent sa thèse. Péguy, dans *Clio* (1934), faisait très justement remarquer que c'est pour cette raison même que l'histoire peut tout justifier.

Ce n'est pas qu'il faille rejeter systématiquement toute pensée "catastrophique"... Il peut y avoir un bon usage des catastrophes, un catastrophisme "éclairé", comme celui de Günther Anders, par exemple (et de ses épigones, tel Jean-Pierre Dupuy). N'en déplaise à quelques-uns (en particulier à Pascal Bruckner), le catastrophisme n'est pas seulement

un avatar du dolorisme judéo-chrétien ou de pensées “réactives” rousseauistes. Lorsque, selon Günther Anders, les prophètes de malheur annoncent les catastrophes, sans être entendus, c’est pour “inverser le temps”, pour nous avertir que les prophéties de malheur sont faites pour éviter qu’elles ne se réalisent. On pourrait appliquer cela à l’Europe, l’annonce du pire est faite pour “motiver la prise de conscience et l’action afin que la catastrophe ne se produise pas” (J.-P. Dupuy²); “Laisse-moi t’aider à construire l’arche [dit un charpentier à Noé], pour que [la prophétie] devienne fausse” (G. Anders³). Vues sous cet angle, les annonces de déclin ou de décadence de l’Europe ne seraient qu’une variation contemporaine sur un thème millénaire.

158 Et l’occasion d’une mobilisation urgente face à un danger imminent. Avec, en perspective, le rêve de pouvoir conjurer le danger au futur antérieur.



Ce n’est pas sous cet angle, rapidement “survolé”, que nous aborderons la question de la décadence et du déclin, mais d’une manière, si l’on peut dire, *métaphorique*.

Notons d’abord que les notions de décadence et de déclin sont à rapporter à une certaine conception du temps, la nôtre, le temps historique, fléché, vectorisé, telle qu’il prévaut dans la tradition judéo-chrétienne. Et si le déclin

2 Jean-Pierre Dupuy, *Petites métaphysique des tsunamis*, Seuil, 2005, p. 17. Voir aussi, *Pour un catastrophisme éclairé*, Seuil, 2002.

3 Cité par J.-P. Dupuy, *op. cit.*, p. 10.

est cyclique, il ne l'est que différentiellement, par rapport à la norme temporelle, de nature sagittale. Pour bien des cultures, nos vaticinations sont incompréhensibles...

La décadence et le déclin sont en outre à la mesure de notre métaphysique, sur fond d'éternité (ce qui échappe au temps) et de principe d'identité (ce qui reste le même à travers le changement). Le "jamais plus", le "temps passe", la "perte irréversible", autant d'expressions qui s'inscrivent dans ce registre. François Jullien⁴ a bien montré que notre rapport au temps — qu'il soit trivial (nos langues s'en font l'écho) ou savant (d'Aristote à Bergson ou Heidegger, en passant par Kant) — était obsessionnel. Pensons aux apories du temps, chez Aristote ou chez Augustin: le passé n'est plus, l'avenir pas encore et le présent sans extension, puisque n'étant que le point de passage entre le passé et le futur. "Si bien que ce qui nous autorise à affirmer que le temps est, c'est qu'il tend à n'être plus" (St. Augustin, *Confessions*, XI, 14). Il n'est qu'une "distension de l'âme". Alors que la pensée chinoise n'a pas pensé le temps, mais la "saison" (le "moment") et la durée (le "sans fin", l'"inépuisable" du fond des choses). Y a-t-il chez les Chinois une *pensée* du déclin ou de la décadence? On peut en douter... S'ils ont la conscience de l'impermanence, de l'instabilité et de la fugacité des choses, celle-ci ne nourrit pas une *pensée* du déclin ou de la décadence...

159

4 François Jullien, *Figures de l'immanence*, in *La Pensée chinoise, dans le miroir de la philosophie*, coll. Opus, p. 1.125-1.226. (Cf., également, *Le Monde* du 28 Octobre 2011, à propos des rencontres du Mans consacrées à l'idée de temps.)

Prendre en compte cet élément nous conduit à envisager la question du déclin et de la décadence dans une perspective d'abord *endo-européenne*, si l'on peut dire.

160 On peut concevoir la décadence en termes historiques, comme un processus qui fait tendre tôt ou tard les civilisations vers leur disparition, à l'issue d'un dépérissement, d'une diminution (d'un déclin). C'est ainsi que l'on parle de la décadence de Rome. Le déclin accompagne la décadence, sans y conduire nécessairement. La décadence est le produit particulier d'un déclin. À Rome, les signes de déclin étaient nombreux et depuis longtemps, et des auteurs "contemporains" s'en firent l'écho, sans qu'ait été engagé un processus de décadence, qui requiert l'idée d'achèvement. La décadence qui conduit à la disparition ouvre sur la naissance de quelque chose d'autre, d'une autre culture ou d'une autre civilisation. Mais, on peut aussi concevoir l'idée de décadence en un sens plus *métaphysique*. Notre civilisation européenne ne serait pas *en* décadence, elle serait essentiellement décadence. Pas *en* déclin, mais déclin. À la mesure de l'Occident, le lieu où le soleil se couche. La civilisation européenne se confondrait avec une métaphysique du déclin ou de la décadence. Pas entendu ici au sens de Nietzsche, qui associe décadence et nihilisme: la décadence correspondant à l'une des possibilités de la volonté de puissance, la volonté de néant. Ni au sens que lui donnera Spengler, un phénomène apocalyptique... Peut-être davantage au sens où Husserl parle de la "lassitude", dans sa conférence célèbre (*La crise de l'humanité euro-*

péenne et la philosophie), comme le principal danger qui menace l'Europe, cette Europe qui désigne "l'unité d'une vie, d'une activité, d'une création spirituelle". L'Europe serait essentiellement fragile, incertaine, marquée par la finitude. George Steiner parle d'une conscience de soi eschatologique qui "pourrait bien n'exister que dans la conscience européenne". Un certain "sens de la fin", déjà présent dans le christianisme (qui n'a jamais complètement abandonné l'attente de la fin du monde), présent encore, sous une forme intellectualisée, dans la théorie de l'histoire de Hegel ou dans certaines représentations de l'art romantique qui "montrent des villes européennes en flammes ou envahies par des eaux furieuses". G. Steiner ajoute:

161

Comme si l'Europe, à la différence des autres civilisations, avait eu l'intuition qu'elle devrait un jour s'effondrer sous le poids paradoxal de ses accomplissements et des incomparables richesses et complexités de son histoire.⁶

À la manière de Jean Baudrillard, on peut se demander si, dès lors que les Européens ont formé l'idée d'Europe, au début des temps modernes, celle-ci n'avait pas déjà commencé à disparaître en tant que réalité territoriale *stricto sensu*. À l'époque où le monde était limité, nul n'avait éprouvé le besoin d'en former le concept. "En se représentant les choses", dit Baudrillard, "en les nommant, en les conceptualisant, l'homme les fait exister et en même temps

5 In Husserl, *La Crise des sciences européennes et la phénoméno-logie transcendante*, Gallimard, 1976.

6 George Steiner, *Une certaine idée de l'histoire*, Acte Sud, 2005, p. 44-5.

les précipite vers leur perte.⁷ C'est quand une chose commence à disparaître que le concept apparaît. Une remarque puissante, l'Europe se réfléchit au moment où sa territorialité devient problématique. L'Europe en somme n'est déjà plus un territoire quand elle commence à être une idée. C'est peut-être cela aussi la décadence européenne: un destin idéal, un accomplissement dans la déterritorialisation.

162 L'Europe ainsi entendue, c'est-à-dire rapportée à ce qui la fonde, est moins une réalité géographique (avec le sempiternel débat sur ses frontières) ou historique (avec les gloses douteuses sur ce qu'elle doit ou non aux uns et aux autres⁸), qu'une sorte de "laboratoire". Moins, un paradigme (le pseudo modèle européen), qu'une sorte d'expérience métaphysique, qui renvoie non seulement les Européens, mais tous les peuples qui l'invoquent, à eux-mêmes. L'Europe est essentiellement *réflexion*. C'est dire, aussi, que l'on peut se passer d'une certaine Europe, ici et ailleurs, celle qui donne des leçons à la Terre entière, cette entité juridique formelle toujours en crise; mais que nous, Européens, paradoxalement, nous ne pouvons pas nous passer de cette Europe en miroir, celle que nous renvoient les autres peuples, à commencer par les Tunisiens. Par tous

7 *Pourquoi tout n'a-t-il pas déjà disparu?*, L'Herne, 2007, p. 11.

8 Pensons à la controverse autour du mauvais livre de Sylvain Gouguenheim *Aristote au Mont Saint-Michel*, qui cherche à minimiser l'apport arabo-musulman à la culture européenne médiévale. (Cf., sur cette question, l'intéressant dossier publié dans *Qantara*, le magazine de l'Institut du Monde Arabe, n. 71, printemps 2009, "Les Arabes et la Grèce", sous la direction de François Zabbal).

les peuples épris de liberté qui ont amorcé leur marche vers la démocratie. Car, ils réalisent du même coup l'une des virtualités de l'Europe déterritorialisée.

L'Europe ne nous appartient plus et cela depuis des lustres. Le déclin de l'Europe n'entame pas l'heureuse décadence européenne. Car une telle Europe faible, au sens où Simone Weil, parle de l'amour comme faiblesse, est la seule Europe vivante. La vitalité européenne viendra d'ailleurs. C'est ce dont la Turquie témoigne, qui ne cherche pas à entrer dans l'Europe pour s'europaniser (ou rejoindre une entité culturelle qu'elle n'aurait jamais quittée), mais pour apporter à celle-ci son expérience originale de la démocratie, sa manière précieuse de conjuguer la laïcité avec l'Islam. L'Europe est bien un laboratoire en ce sens. Il faut cesser de considérer tous les peuples qui habitent nos marges comme des quémandeurs en quête d'avantages sociaux. Il est tout à fait légitime, dans cette optique "faible", que les Tunisiens, par exemple, puissent quelques jours souhaiter rejoindre l'Europe, car ce qu'ils sont en train de mettre en place, ce qu'ils (ré)inventent aujourd'hui à leur rythme, est la seule manière — en miroir une fois de plus — de faire vivre notre civilisation essentiellement décadente, car n'appartenant à personne et donc à tous. L'Europe connaît sa grande mutation, elle est en voie de déseuropéanisation et dès lors peut prétendre encore, mais autrement, à l'universalité. Non par la conquête, mais par son contraire exact, le retrait.

